

---

---

# A P P E N D I C E.

N<sup>o</sup>. II.

---

## M É M O I R E

*Sur les Oasis , composé principalement  
d'après les auteurs arabes ,*

Par le C.<sup>en</sup> L A N G L È S.

---

### C H A P I T R E P R E M I E R.

DES OASIS EN GÉNÉRAL.

§. I. *Etymologie de ce mot.*

Au milieu de cet immense Océan de sables qui sépare l'Égypte de la portion occidentale de l'Afrique , sont dispersées des espèces d'îles habitées et cultivées , que nous désignons , à l'exemple des anciens , sous le nom d'*Oasis*. Les arabes les nomment

*Oùâhh* (1). L'étymologie de ces deux mots, dont l'un est grec et l'autre arabe, a exercé la sagacité de plusieurs érudits.

Le célèbre Bochart (2) fait dériver « le mot *Αουάσις* (3) de l'hébreu, *tsy* (désert) et *hhoûâ* (habitation). En arabe, *hhaouy* signifie environner, et *hhoûâ*, plusieurs maisons d'arabes disposées en rond. C'est ainsi que *urbs* vient d'*orbis*, et *πόλις* (ville) de *πολύς* (plusieurs). Ainsi, *hhoûâtsy* et *Αουάσις* désignent une enceinte formée par des maisons, etc. » Quoique je ne sois pas très-dis-

(1) Dont le pluriel est *êl-Ouâhhât*, et non pas *léouâhhât*, comme le pense M. Michaëlis. *Not. ad Abulfed. Descript. Ægypt.*, not. 57, p. 33, 34; et *Bibliot. Orientalisc. und exegetisch.*, t. 4, p. 178. Le *lâm* initial que quelques copistes arabes ajoutent à ce mot, est visiblement une faute et un redoublement inutile du *lâm* de l'article arabe *êl* ou *êl* qui le précède ordinairement.

(2) *Phaleg.*, liv. 4, cap. 30, p. 283.

(3) Il y a différentes leçons de ce mot. « *Auasis*, dit Etienne de Bysance, est une ville d'Egypte, qu'on nomme aussi *Oasis*. *Αουάσις, πόλις Αιγύπτου. Ταύτην δὲ γαὶ Ὀάσιν καλοῦσιν.* *Steph. Byzant. de urbib. ad vocem ΑΥΑΣΙΣ*, p. 195. Le même auteur, p. 723, *ad vocem ΥΑΣΙΣ* écrit *Hyasis*. C'est, dit-il, une ville de Libye qu'on appelle aussi *Oasis*. *Υάσις, πόλις Λιβύης λέγεται, καὶ Ὀάσις.*

posé à adopter l'étymologie de Bochart, elle me paraît tout aussi plausible que celle proposée par M. Josuah Reynolds Forster (1) qui croit retrouver le mot dont il s'agit dans le qobthe *el-ouehdjaïe* (habitation du désert). Mathurin Veyssièr de la Croze indique une autre étymologie du même mot à l'article *Ouahçoi* (2). « *ouahçoi, εἴρη tectum, hinc Oasis, quasi locus in mediis arenis, arboribus tectus* (3). Au reste, cette difficulté me paraît complètement résolue par le passage positif d'un dictionnaire qobthe de la bibliothèque nationale (4), qui nous apprend que le mot égyptien *ouahe*, *ouahe ouahe*, signifie *une habitation, un lieu habité*. Les grecs d'Égypte auront hellénisé et adouci ce mot en le métamorphosant en celui d'*Oasis*, *Ἀουαίς*,

---

(1) *Epist. ad Michaël. ad calcem Geograph. Hebræor. exercè*, p. 14.

(2) « *Ouahçoi*, toit : de là le mot Oasis, c'est-à-dire, un lieu situé au milieu des sables et couvert d'arbres. »

(3) *Lexicon œgyptiaco-latinum*, p. 67. Faute de caractères qobthes, j'écris ce mot avec des caractères grecs et romains.

(4) N<sup>o</sup>. 65 des manuscrits qobthes de la Bibliothèque nationale, renfermant un dictionnaire qobthe arabe.

et c'est un des mots étrangers , le moins dé-  
 figuré par les grecs. Cette conjecture se trouve  
 confirmée par le témoignage de Strabon ,  
 qui dit que les égyptiens nomment *Ouasis*  
 ( Oasis ) des cantons habités , environnés  
 entièrement de grands déserts et semblables  
 à des îles de la mer. Ἀνάσις δ' οἱ Αἰγύπτιοι καλεῖσι  
 τὰς οἰκισμένους χώρας , περιεχομένας κύκλῳ μεγάλαις ἐρη-  
 μίαις , ὡς ἂν νήσους πελαγοῖας (1).

Nous n'indiquerons point ici les nom-  
 breuses corruptions (2) des mots *Oasis* et

(1) *Strabon. Geograph.* , lib. 17 , p. 791. *ex edit.*  
*Casauh.* , et t. 2 , p. 1140, *ex edit.* *Imeloveen*. Il est assez  
 étrange que deux savans également recommandables,  
 aient tous deux mal interprété ce passage de Strabon.

Le P. Hardouin , *Not. 17 ad Plin. Hist. natur* , t. 1 ,  
 p. 254 , édit. in-folio , dit que , suivant Strabon , le  
 mot Ἀνάσις désigne chez les égyptiens un pays dé-  
 sert , inculte et aride , *quæ vox , inquit , ægyptiis in-*  
*cultam* , etc. *Schultens ( Index Geogr. in vit. Saladin*  
*ad vocem Thebais )* dit que ce même mot désigne chez  
 les égyptiens des lieux rares et mal habités , suivant  
 Strabon. *Qua appellatione ægyptiis signare loca rara et*  
*malè habitata....*

(2) On en trouvera une assez longue nomenclature  
 dans le *Commentatio ad Histor. æthiopicam* de Ludolfe ,  
 p. 52. Cet ouvrage , ainsi que l'*Historia æthiopica*  
 du même , sont remplis de l'érudition la plus rare et la  
 plus curieuse.

*él-Oùâhh* (1) qui sont eux-mêmes, comme on vient de le voir, des corruptions de l'égyptien ou qobthe *ouahe*. Quant au nom d'*Agazar*, sous lequel le *P. Hardouin*, d'après *Barrius* et *Abraham Ortellius*, à ce que je crois, nous dit que l'on désignait ces îles de terre ferme, il est aisé de voir que c'est une corruption de l'arabe *âl-djazâir*, qu'on prononce aussi *âl-gazâir*, pluriel d'*âl-djézyréh* ( l'île ).

Les grecs (2) donnaient à l'Oasis, c'est-à-dire, à la grande Oasis, le nom de *μακαρων νησος* ( îles des Heureux ), peut-être par la même raison que *Lucain* nomme les libyens *beati* ( riches ), comme l'a très-bien observé *M. William Young* ( ci-dessus, p. 323 ). Cette épithète semble indiquer que l'Oasis dépendait de la Libye, comme l'Oasis d'Ham-

---

(1) Les auteurs arabes prétendent que *Oùâhhât* est le nom d'un fils de *Haoùylah*, fils de *Chous*, fils de *Canaan*, fils de *Cham*, fils de *Noë*, etc. Cette opinion ne mérite pas même d'être discutée.

(2) *Hérodote*, lib. 3, cap. 26, p. 102, *ex edit. Wesselling*; et t. 3, p. 23 de la traduction du cit. *Larcher. Stephan. Byzant. de urbib. ad vocem. ΑΥΑΣΙΣ* p. 195.

mon dépendait de l'Égypte. Hérodote (1), auteur d'une Histoire d'Orphée, les nomme *phaeacis*. Je crois que Hérodote et Hérodore ne veulent désigner que la grande Oasis, dont la capitale se nommait *Ibis* (2).

§. II. *Nombre et position des Oasis.*

Il s'en faut de beaucoup que les auteurs anciens et modernes soient d'accord sur le nombre des Oasis ; cependant ni les uns ni les autres ne les ont jamais portées au-delà de trois.

Hérodote paraît n'en avoir connu qu'une, qu'il décrit (3) sous le nom d'*Oasis*, comme

---

(1) *Ab Olympiodoro citatus apud Photii bibliothecam*, col. 191, *ex edit.* 1611. Voyez sur Olympiodore ci-dessous, la note de la page suivante.

(2) Voyez ci-après l'article de la grande Oasis dans le chapitre des Oasis intérieures.

(3) Selon cet historien, lib. 3, cap. 26, p. 201 de l'édition Wesseling ; et t. 3, p. 23, de la traduction du citoyen Larcher, « les troupes envoyées par Cambyse pour piller le temple d'Hammon, partirent de Thèbes avec des guides, et parvinrent jusqu'à la ville d'Oasis, habitée par des samiens, qui passent pour être de la tribu æschryonienne. » ( . . . εἰς Οασην πόλιν, τὴν ἔχουσι μὲν

lui étant particulier. C'est celle que nous appelons la grande Oasis. Cet historien ne donne pas ce nom aux autres cantons isolés du désert, quoiqu'il décrive le pays d'Hammon, Aùdjélah, les Garamantes, etc. Je dirai même que la manière dont il raconte la ridicule et malheureuse expédition de Cambyse dans le désert, prouve qu'il établit une différence bien prononcée entre l'Oasis et le pays d'Hammon.

Olympiodore (1), qui écrivait à Thèbes

---

Σάμιοι τῆς Αἰσχρινίης φυλῆς λεγόμενοι εἶναι.) De là elle partit pour le pays d'Hammon, où elle n'arriva pas; car elle périt vers la moitié du chemin. Il s'éleva pendant qu'elle prenait son repas, un vent impétueux du sud qui l'ensevelit sous une montagne de sables. Il est aisé de s'apercevoir par le récit d'Hérodote, que Cambyse fut la dupe des égyptiens qui, voulant sauver ce temple très-révéré parmi eux, l'induisirent en erreur sur la route que son armée devait suivre pour y parvenir. La route la plus sûre, en partant de Thèbes, était de descendre le Nil jusqu'à Memphis, qui n'était qu'à 15 journées de l'Oasis d'Hammon, puisque le Caire n'est qu'à 16 journées de Syoûah.

(1) *Apud Photii Biblioth.* cod. 80, col. 191, éd. 1611. Cet écrivain, natif de Thèbes en Egypte, avait composé une histoire, ou plutôt un commentaire historique, à commencer depuis le 7<sup>e</sup>. consulat d'Honorius

deux siècles et demi après Ptolémée, compte trois Oasis, et ce sentiment paraît avoir été adopté antérieurement par Strabon. Pline et Ptolémée ne font mention que de deux Oasis.

Pline connaissait (1) cependant l'Oasis d'Hammon; et il en a indiqué la position dans son livre 5, chapitres 5 et 6; mais, comme plusieurs écrivains, il ne donne le nom d'Oasis qu'à celles qui dépendaient de l'Égypte.

Ptolémée (2), comme le précédent, ne connaissait que deux Oasis, la grande et la petite. Il place la première sous le parallèle d'Abydos, vers le 26<sup>e</sup>. deg. 55 min. de lati-

---

et le second de Théodose, jusqu'au moment où Valentinien, fils de de Constance et Placidie, fut proclamé empereur. Nous ne connaissons son ouvrage que par les fragmens conservés par Photius dans sa bibliothèque. Quoiqu'il ait raconté, de l'aveu même de Photius, beaucoup de choses incroyables (πολλὰ παραδόξολογίαι) touchant l'Oasis, ce savant en a tiré quelques détails assez curieux que nous rapporterons ci-après à l'article de la grande Oasis, chapitre des Oasis intérieures, p. 358 et suiv..

(1) *Histor. natur.*, lib. 5, cap. 5 et 6, t. 1, p. 201, *ex edit. Harduini*, t. 2, p. 301, *ex edit. Franzii*.

(2) *Geograph.*, lib. 4, p. 104 et 105, *ex edit. Amstelodami*, 1605.

tude ; l'autre vers le 28°. deg. 45 min. , non loin du lac Moëris et au sud du parallèle de ce lac. En effet , on reconnaît assez bien ici la position de la première et de la seconde Oasis de Strabon. Quant aux latitudes indiquées par Ptolémée , il y a tout lieu de croire qu'il s'agit de quelque endroit remarquable dans chacune de ces Oasis.

Voici la position des trois Oasis de Strabon , indiquée par lui-même (1) :

« La première se trouve en face d'Abydos, à 7 journées de distance : elle abonde en eau , en raisin et autres productions , et est très-bien peuplée ;

« La seconde auprès du lac Moëris ;

« La troisième auprès de l'oracle d'Hammon , » ou plutôt cet oracle s'y trouvait. Ce géographe assure que ces trois Oasis dépendaient de l'Égypte , et cela pouvait bien être ainsi de son tems , lorsqu'Hammon était enclavé dans une province d'Égypte soumise aux romains. En outre , il avoue ingénument son ignorance sur tout ce qui se trouve

---

(1) Lib. 17, p. 813 de l'édition de Casaubon, t. 2, p. 1168 de l'édition d'Almeloveen.

au-delà d'Hammon et sur les Oasis de la Libye.

Le mot *él-ouâhhât*, pluriel d'*él-ouâhh*, employé par les auteurs arabes, semble leur servir à désigner tout le désert qui contient les *Oûâhh*, ou Oasis dépendantes de l'Égypte.

L'Edrycy (1) nous dit qu'elles sont situées « dans le voisinage et à l'ouest d'Eçouân (il entend sans doute le canton dépendant de cette ville), et qu'elles s'étendent en descendant le long des limites de l'Égypte. « Elles ne renferment maintenant, dit-il, « aucun habitant, quoiqu'elles fussent autrefois bien cultivées. On y trouve encore « de l'eau qui fertilise la terre, ainsi que « des arbres et des édifices ruinés. Au-delà « de ce canton, jusqu'à ceux de Kavâr et « de Koukoû, on ne cesse de rencontrer « des plantations de palmier et des ruines de « bâtimens encore subsistantes. » Il ajoute ailleurs : « Dans cette section 4<sup>e</sup>. du second « climat, se trouve le reste du canton des « Oasis, qui s'étend vers le midi jusqu'au

---

(1) Pag. 18 et 19 de la version latine, p. 489 du commentaire de Hartmann, 2<sup>e</sup>. édit.

« pays des tadjouytes. Entre les Oasis et les  
« confins de la Nubie, on compte trois jour-  
« nées et autant sans eau des Oasis jusqu'à  
« Djofâr. L'Oasis n'est pas éloignée de l'em-  
« bouchure du canal Menhy (Mœris). »  
L'Edrycy parle ici de la grande Oasis.

Selon Abouïfédâ (1), « les *él-ouâhhât*  
« sont au sud-est de Santaryah (aujourd'hui  
Syouah, la troisième Oasis) et séparées  
« du Maghreb (l'Afrique occidentale) par  
« le canton d'Aùdjélah, qui est une île dans  
« ces sables, et contient des habitations  
« placées sur les montagnes.

« (2) La limite occidentale commune à  
« l'Égypte et au Maghreb, est une ligne tirée  
« depuis une certaine montagne située sur  
« la côte (et pourrait être le petit Cata-  
« bathmus), jusqu'au canton des Oasis, et  
« de là jusqu'aux confins de la Nubie. »

Ailleurs, le même géographe nous dit

---

(1) Taqouym âl-boldân (Disposition des contrées)  
article du Maghreb (ou Afrique occidentale), pag. 9  
de l'édition arabe publiée par M. Eichhorn en 1791.

(2) *Descriptio Ægypti edidit et notis illustravit,*  
*David Michaëlis*, p. 2 et 5 du texte arabe, 2 4 et 5 de  
la traduction latine.

que « les Oasis sont composées de can-  
« tons semblables à des îles, lesquels sont  
« environnés par le désert, à trois journées  
« du Ssaïd (la haute Egypte). » Il les divise,  
d'après Yâqoùty, en trois districts, « situés  
« à l'ouest du Ssaïd et de la montagne qui  
« s'étend dans une direction parallèle au  
« Nil. »

Mais joignons ici, pour plus de certitude,  
la traduction littérale du texte même d'Yâ-  
qoùty (1).

« Les *ouâhhât* (ou Oasis), dit-il, sont  
« trois cantons situés à l'occident de l'E-  
« gypte et du Ssaïd. Deux montagnes bor-  
« dent le Ssaïd au couchant et au levant.  
« Ces deux montagnes environnent aussi  
« le Nil comme des aîles, jusqu'à ce que la  
« montagne orientale atteigne le Moqatham  
« et s'y termine. Au-delà on ne trouve que le  
« désert des arabes et la mer de Qolzoum.  
« L'autre montagne s'étend jusqu'à la mer.  
« Au-delà de cette montagne occidentale,  
« est située la première Oasis, en face du

---

(1) Dans le savant commentaire de M. Hartmann sur la partie de l'Afrique du géographe Nubien, intitulée *Edrisii Africa*, etc. p. 494 et 495 de la 2<sup>e</sup>. édit.

« Faioum. Elle se prolonge jusqu'à Eçouân.  
« C'est un canton peuplé et cultivé, rempli  
« de plantations de palmiers, et de belles  
« vignes dont les fruits l'emportent sur ceux  
« de l'Égypte. Cette Oasis a une montagne  
« qui s'étend aussi loin qu'elle, et même  
« jusqu'au-delà d'un autre canton nommé  
« *la seconde Oasis*. Celle-ci est moins cul-  
« tivée et moins peuplée que la précédente.  
« Derrière elle, se trouve une montagne  
« semblable à l'autre. »

« Au-delà de cette Oasis, est située la troi-  
« sième (qu'on nomme *Santaryah*.) On y  
« trouve beaucoup de palmiers, de l'eau en  
« abondance, mais acide, qui cependant  
« sert à abreuver les habitans de ce canton.  
« S'ils en boivent d'autre, elle leur fait mal.

« Entre cette troisième Oasis et le pays de  
« Nubie, on compte six stations. Cette Oasis  
« est habitée par des tribus de berbers, de  
« léouâtah et autres. »

La très-courte notice donnée par Ebn âl-  
Oûardy n'ajoute rien aux notions que nous  
avons tirées des écrivains précédemment  
cités, et sur-tout d'âl-Maqryzy, dont nous  
allons traduire différens fragmens. Nous de-  
vons pourtant observer qu'il dit que les Oasis

font partie de la troisième partie du Maghreb, nommée *Soûs Al-Adna* (Soûs) la plus voisine. Un autre écrivain arabe, au contraire, nommé *Chems éd-dyn*, place les Oasis parmi les départemens de l'Égypte.

Léon l'Africain (1), qui, comme on sait, a écrit originellement son ouvrage en arabe, dit que « les Oasis (2) sont un pays situé dans le désert de Libye, à 120 milles de l'Égypte. Il y a trois forts, beaucoup de maisons et de champs très-fertiles et abondans en dattiers. Les habitans sont presque noirs; ils sont avares au suprême degré et cependant très-riches, parce qu'ils se trouvent juste entre l'Égypte et Gaoga. Quoiqu'ils aient un chef particulier, semblable à un roi, ils n'en paient pas moins tribut aux arabes voisins. »

---

(1) *Description dell' Africa*, t. 1, p. 83 de la collection des Voyages de Ramuzio.

(2) Léon écrit *al-guechet*; mot qui ne diffère pas d'*el-ouâhhât* autant qu'on le croirait. Il faut observer que les africains donnent à l'âlyf surmonté d'un *fatahh* (â), le son de l'*é*; et voilà pourquoi Léon a substitué deux *é* aux deux *a* du mot dont il s'agit. Quant au *gu* substitué à l'*ou*, c'est un changement de lettres fréquent dans toutes les langues: c'est ainsi que le *wall* des anglais devient *galle* en français.

5. III. *Division des Oasis , suivant les auteurs arabes.*

Les principaux géographes et historiens arabes (1) s'accordent à distribuer les Oasis en deux grandes divisions.

Dans la première, qu'ils nomment *Oasis intérieures* (2), ils comprennent la grande et la petite Oasis des grecs, des latins et des voyageurs modernes, lesquelles s'étendent en longueur depuis le parallèle de Thèbes jusqu'à celui de Béhnécê sur le Nil, c'est-à-dire, environ du 26 au 28<sup>e</sup>. deg. de latitude.

Les deux groupes d'îles qui composent les deux Oasis, sont séparés par un désert d'environ 40 milles de longueur.

L'Oasis d'Hammon, nommée autrefois en arabe *Santaryah* et maintenant Syouah,

---

(1) Al-Maqryzy, *Description topograph. histor. de l'Égypte.* — Al-Soyouthy, *Description de l'Égypte et du Caire.* — Ebn Ayâs, *Cosmographie*, etc. J'ai donné des notices biographiques et bibliographiques fort étendues sur ces auteurs et sur leurs ouvrages, dans mes *notes et éclaircissemens sur le Voyage de Norden*, t. 3, édit. in-4<sup>o</sup>.

(2) El-Ouâhhât el dâkhélât.

située presque sous le même parallèle que la petite Oasis, un peu au-dessus de celui de Béhnécê, constitue la seconde division, ou les *Oasis extérieures* (1).

Nous devons observer, d'après le célèbre et savant orientaliste Albert Schultens (2), que « dans la carte de l'empire ottoman, « dressée à Constantinople par Fagelius, « laquelle offre le cours du Nil, on aper- « çoit deux Oasis à l'ouest de la montagne « qui borde le Nil du côté du couchant. Ces « deux Oasis s'étendent vers le sud au-dessus « du lac Mœris, dans une espèce de mer de « sable. La première, plus voisine du lac « même, est désignée sous le nom d'*Oasis* « *intérieure* (3), ou située dans le milieu; « l'autre sous celui d'*Oasis méridionale* (4); « la troisième, ou l'*Oasis éloignée* (5),

---

(1) El-Oùâhhât êl-khâredjât.

(2) *Index Geographicus in vitam Saladini ad vocem Thebais.*

(3) El-Oùâhh êl-dâkhéléh.

(4) El-Oùâhh êl-qeblyéh : on la nomme aussi quelquefois êl-Oùâhh êl-gharbyéh, Oasis occidentale.

(5) El-Oùâhh êl-qossoûy.

« comme elle est nommée sur cette même  
« carte, est en effet très-reculée vers l'ouest ;  
« et elle occupe le même emplacement que  
« les anciens assignaient à l'oracle d'Ham-  
« mon. *La Fontaine du Soleil* (1) se trouve  
« placée au milieu de cette espèce d'île. »

Quoique l'on n'ait pas adopté sur cette carte les dénominations employées par les auteurs arabes que j'ai consultés, la description qu'en donne Schultens me semble confirmer pleinement ce que j'ai avancé au commencement de ce paragraphe. Ce que nos auteurs appellent les *Oasis intérieures* (2), forme sur cette carte deux subdivisions, lesquelles correspondent à la grande et à la petite Oasis; et leurs *Oasis extérieures* (3) sont bien évidemment les mêmes que l'*Oasis éloignée* (4) de la carte dont il s'agit.

---

(1) Aïn Chems.

(2) El-Oùâhhât él-dâkhelât.

(3) El-Oùâhhât él-khâredjât.

(4) El-Oùâhh él-qossoûy.

---

---

## CHAPITRE II.

### DES OASIS INTÉRIEURES, RENFERMANT LA GRANDE OASIS.

#### 5. I. *De la grande Oasis.*

LA grande Oasis est la mieux connue des égyptiens et des arabes, qui la nomment généralement *él-Oùdhh*, c'est-à-dire, l'Oasis par excellence. La plupart des positions qu'ils indiquent pour les Oasis en général, sont relatives à celle-ci. Comme nous avons rapporté ces positions dans le chapitre précédent, nous y renvoyons le lecteur, pour nous occuper dans celui-ci de recherches capables de nous donner un résultat plus positif. Nous prendrons sur-tout pour guide dans nos recherches, l'inappréciable ouvrage de M. le major Rennell, sur la géographie d'Hérodote (1).

---

(1) Section 20, p. 545-605 du *Geograph. System. of Herodotus*, etc., dont j'ai donné le titre en entier ci-dessus dans ma note de la page 311.

La marche des kâravânes d'Egypte en Abyssinie, a fixé la position de cette Oasis dans la géographie moderne. Les kâravânes quittent les bords du Nil dans le voisinage de Syoùth, ou dans celui de Manfaloùth, dans la haute Egypte, à 75 ou 80 milles géographiques nord de l'ancienne Abydos, ville à laquelle correspond à-peu-près le centre de la grande Oasis. Manfaloùth est, selon Maillet (1), le point du Nil le plus voisin d'*él-Ouâhh*; or du point de départ de la kâravâne, c'est-à-dire, du Caire jusqu'à *él-Ouâhh*, il compte 13 journées. On compte sur la carte d'Egypte de d'Anville, environ 220 milles entre le Caire et la partie nord-est d'*él-Ouâhh*; ce qui donne 17 milles par jour. Ce compte s'accorde très-bien avec l'assertion de Maillet. Il paraît que la même partie d'*él-Ouâhh* est à 80 milles de Man-

---

(1) *Description de l'Egypte*, t. 2, p. 363 de l'édition-12. Voyez aussi sur cet endroit remarquable une excellente compilation sur l'Egypte en allemand, intitulée *Erdbeschreibung und Geschichte von Africa; das paschalik Ägypten* (Géographie et Histoire de l'Afrique, pâchâliq d'Egypte), par M. Hartmann, auteur du Commentaire sur la partie de l'Afrique, de l'Edrycy, ouvrage souvent cité dans le cours de celui-ci.

falouth. La kâravâne de Poncet (1) mit cinq jours à faire cette route, ce qui donne 16 milles par journée.

Il paraît que les kâravânes de la Nubie et du Dârfour font près de 100 milles anglais à travers la grande Oasis, dans une direction sud, un peu inclinée vers l'ouest, de manière à toucher presque le sud du parallèle de Thèbes. Mais comme il se trouve encore à un degré et demi de celui d'Eçouân (Syéné), nous en concluons qu'Yâqouty (2) a tort de prolonger aussi loin la première Oasis. Notre critique s'étend jusque sur l'Edrycy (3), qui la place à l'ouest d'Eçouân, à moins que tous deux ne prétendent parler que du territoire de l'Oasis. Au reste, nous ne pouvons guère donner à cette Oasis une étendue beaucoup plus considérable que celle que parcourent les kâravânes, c'est-à-dire, environ 100 milles; car il y a tout

---

(1) *Relation abrégée du Voyage que M. Charles Poncet, médecin français, fit en Ethiopie, en 1698, 99 et 1700, t. 3, p. 260 et suiv. des Lettres Edifiantes, nouvelle édition.*

(2) *Voyez le chapitre précédent, p. 352.*

(3) *Idem, p. 350.*

lieu de croire que les voyageurs profitent autant qu'ils le peuvent de tous les avantages que leur offre ce canton, situé sur la direction même de leur route.

Strabon (1) place sa première Oasis en face et à 7 journées d'Abydos. C'est évidemment la même qu'*él-Oùdhh*; mais la distance indiquée par Strabon, est un peu trop considérable. On ne compte que 95 milles géographiques entre Abydos et le point le plus voisin d'*él-Oùdhh*. Ptolémée (2) a donc raison de ne compter que 96 milles.

Hérodote (3), qui ne connaissait que la grande Oasis, la place à 7 journées de Thèbes, à travers les sables. La distance entre l'extrémité du territoire de Thèbes et l'Oasis, peut être évaluée à 140 milles géographiques; ce qui donne 20 milles par jour, suivant le compte du père de l'histoire. Ces journées sont plus fortes qu'on ne les calcule ordinairement. Cependant celles

---

(1) *Geograph.*, lib. 17, cap. 1, p. 813 de l'édit. de Casaubon; et t. 2, p. 1168 de celle d'Almeloveen.

(2) *Geographia*, p. 405 de l'édition de 1605.

(3) Lib. 3, cap. 26, p. 201, *ex edit.* Wesselling; et t. 3, p. 23 de la traduction de Larcher.

que l'on fait pour se rendre d'Alexandrie à Syouah, sont de plus de 20 milles.

« La grande Oasis, dit M. Rennell (1), paraît être formée d'un certain nombre de sites fertiles et isolés, ou espèces d'îles qui s'étendent dans une ligne parallèle au Nil et aux montagnes qui bordent la vallée de la haute Egypte. Ces îles de terre ferme sont séparées les unes des autres par des déserts de deux à quatorze heures de chemin ; de manière que toute l'étendue de cette Oasis pourrait bien être de 100 milles anglais, dont la plus grande partie est un désert. M. Poncet, qui la visita en allant dans l'Abyssinie, en 1698, en donne une description qui s'accorde assez bien avec celle qui se trouve dans les géographes arabes et dans les écrits des anciens. « On y voit, dit-il, beaucoup de jardins arrosés par des ruisseaux, et des forêts de palmiers qui conservent une verdure perpétuelle (2). »

« Toute cette Oasis a toujours dépendu

---

(1) *Geographic. System. of Herodotus*, p. 548.

(2) *Geographic. Syst. of Herodotus*, p. 549. J'ai vainement parcouru la relation de M. Poncet dans les *Lettres Edifiantes*, je n'y ai point trouvé la citation de M. Rennell.

de l'Égypte et en dépend encore aujourd'hui.

« Elle sert , aussi bien que celle de Syouah , de lieu de rafraîchissement pour les kâravânes. La première se trouve sur la route d'Égypte en Abyssinie et au Dâr-fouïr ; l'autre sur celle de l'Égypte au Fezzân et à l'Afrique occidentale ; celle-ci est la plus fréquentée , parce que le commerce de l'ouest est bien plus actif que celui du sud ; en outre , la majeure partie de ces kâravânes est composée de pèlerins de la Mekke. Ajoutons que la grande Oasis , située seulement à 5 journées de l'Égypte , s'en trouve trop voisine pour être d'une grande utilité aux voyageurs ; tandis que Syouah , qui en est éloignée de 15 journées et même davantage , semble être pour les kâravânes ce qu'est l'île de Sainte-Hélène pour les vaisseaux anglais qui vont dans l'Inde.

Après avoir déterminé avec le plus de précision qu'il nous est possible, la position de la grande Oasis , nous allons rapporter tous les renseignemens historiques et même fabuleux que nous avons recueillis.

Les écrivains arabes , qui ont particulièrement fixé notre attention , ne racontent en général sur l'histoire des Oasis , que des

fables en faveur desquelles nous réclamons ; non pas la confiance du lecteur , mais sa patience. Il n'est peut-être pas inutile d'observer aussi que la plupart des fables historiques des arabes reposent sur des faits bien certains. C'est à la sagacité du lecteur à démêler la vérité. Celles que l'on va lire , par exemple , semblent prouver qu'à une époque fort éloignée sans doute , la grande et la petite Oasis étaient très-peuplées , très-florissantes et renfermaient de vastes édifices. Les ruines qui existent encore ne rendent pas ces faits incroyables.

Au reste , voici la traduction littérale de l'article des Oasis intérieures , tirée de l'ouvrage d'âl-Maqryzy (1).

« Ouessyf-châh dit que Qofthym bâtit les deux villes des Oasis intérieures (2). On y fit des constructions merveilleuses , parmi lesquelles on distinguait des eaux qui se tenaient debout comme une colonne , sans

---

(1) *Description topogr. , histor. , etc. de l'Égypte* , article des él-Ouâhhât él-dâkhélât.

(2). Il s'agit sans doute ici de la grande et de la petite Oasis , qui , comme je l'ai déjà observé ci-dessus , p. 355 , sont comprises dans les Oasis intérieures.

se diviser ni se fondre , et l'étang que l'on nomme *Féles-théir* , ou la Chasseresse aux oiseaux. Lorsqu'un oiseau passait par-dessus cet étang , il y tombait et ne pouvait en sortir , de manière qu'on le prenait à la main.

« Il construisit aussi une colonne d'airain surmontée d'une figure d'oiseau. Quand un lion, un serpent ou d'autres bêtes dangereuses s'approchaient de la ville , l'oiseau sifflait très-fort et l'animal s'enfuyait. Il posa aussi quatre idoles de bronze sur les quatre portes de cette ville. Tout étranger qui s'en approchait était aussitôt absorbé par le sommeil , jusqu'à ce que les habitans vinsent lui souffler sur le visage. Alors il se levait ; mais si l'on n'avait pas cette attention , ce voyageur continuait de dormir auprès de l'idole jusqu'à ce qu'il pérît.

« Il éleva une tour fort mince, couverte de figures en verre , peintes et posées sur un piédestal de bronze. Au sommet de la même tour , était une statue de différens métaux , tenant à la main une espèce d'arc tendu comme pour lancer une flèche. L'étranger qui la fixait s'arrêtait aussitôt , et ne pouvait s'en aller , à moins que quelque habi-

tant ne vint à son secours. Cette statue se dirigeait d'elle-même vers les quatre points cardinaux ; et l'on dit qu'elle subsiste encore aujourd'hui, et que les hommes évitent d'approcher de cette ville, malgré les trésors et les nombreuses merveilles qu'elle renferme, par la terreur qu'inspire cette statue ; si les yeux tombent sur ce talisman, on reste sur place jusqu'à la mort.

« Un certain roi fit quelques tentatives pour détruire cette statue ; mais il ne réussit pas, et perdit beaucoup de monde. On dit que Qofthym éleva dans une des villes des Oasis intérieures, un miroir par le moyen duquel il voyait tout ce qu'on voulait lui demander. Il construisit à l'ouest du Nil et en face des Oasis intérieures, des villes qu'il orna de nombreuses merveilles. Il chargea des génies d'en défendre l'accès. Personne ne pouvait y pénétrer ni en approcher, à moins qu'il n'offrît des sacrifices à ces génies ; et s'il les offrait, il approchait aisément et emportait des trésors tout ce qu'il voulait, sans éprouver d'obstacle ni de difficulté.

« Le roi Ssâ, fils d'Açâd, qu'on nomme aussi Ssâ, fils de Marqounès, fonda une ville dans les Oasis intérieures, et planta

à l'entour une grande quantité de palmiers. Il faisait sa résidence à Memphis, et régnait sur tous les nomes de l'Égypte. Il y fit des constructions merveilleuses, y plaça des talismans, rétablit les grands-prêtres dans toutes leurs dignités, chassa les musiciens et les bateleurs dont Açad, fils de Marqounès, faisait ses délices. Il plaça dans les différens cantons de l'Égypte des hommes chargés de l'instruire de ce qui se passait autour d'eux. Il construisit sur la rive occidentale du Nil des phares, au haut desquels on allumait des feux, lorsqu'il venait à leur connaissance quelque chose d'extraordinaire, ou que l'on préparait une invasion. Lorsqu'il fut roi de toute l'Égypte, il appela les savans autour de lui, et ils se mirent à consulter les astres. Ils virent que le pays serait certainement submergé par une inondation du Nil. Il vit aussi que ce pays serait ravagé par un homme qui viendrait du côté de la Syrie. C'est pourquoi il rassembla tous les ouvriers de l'Égypte et les employa à bâtir une ville dans l'Oasis éloignée (1). Il munit

---

(1) S'agit-il ici de l'Oasis d'Hammon, dont nous avons parlé ci-dessus ? Je serais assez tenté de le croire. Alors cette anecdote appartiendrait au chapitre suivant.

cette ville d'une muraille haute de cinquante coudées. Il en fit le dépôt de toutes les sciences et de toutes les richesses. C'est cette même ville que rencontra Mouça, fils de Nosséir, du tems des ômmiyades, quand il vint d'Afrique. Après s'être emparé de l'Egypte, (en 708 de J. C.) il projeta la conquête de l'Oasis éloignée, sur laquelle il avait des renseignemens. Il marcha pendant sept jours au milieu des sables, entre l'occident et le midi, et découvrit enfin une ville avec des murailles et des portes de fer, que l'on ne put ouvrir. Lorsque ses gens étaient montés sur ces murailles et dominaient dans la ville, ils s'y jetaient d'eux-mêmes. Voyant que c'était une entreprise impossible, il s'en alla après avoir perdu beaucoup de monde.

« Il y avait dans ce désert des lieux d'amusement pour les habitans, des villes merveilleuses et des trésors. Jusqu'à ce que les sables aient tout recouvert, il n'y a eu aucun roi en Egypte qui n'ait fait des talismans pour écarter ces sables : mais ces talismans se sont détruits par la longueur du tems ; et l'on ne peut cependant révoquer en doute le nombre des édifices, des villes, ainsi que les grands monumens qu'ils avaient

élevés. Les habitans avaient une puissance qui leur était particulière ; on en voit des preuves dans des édifices, tels que les pyramides, différens monumens à Alexandrie, ce qui existe encore dans le désert de l'Orient, et les montagnes où l'on a pratiqué des excavations dans lesquelles ils ont placé leurs trésors, tels que les temples et les peintures qui existent encore dans le Ssaïd, et où l'on voit les procédés de leurs sciences. Quand même tous les rois de la terre se réuniraient pour construire des édifices tels que les pyramides, ils n'y parviendraient pas ; de même, s'ils voulaient peindre des temples semblables à ceux du Ssaïd, ils n'y réussiraient pas, quelque tems qu'ils y employassent.

« On raconte que des maçons qui travaillaient dans des villages de la rive gauche du Nil ayant été maltraités par l'inspecteur de leurs travaux, s'enfoncèrent dans le désert occidental avec des vivres, pour mieux faire leurs affaires et revenir ensuite. Après un jour de marche et plus, ils se reposèrent au pied d'une montagne, et trouvèrent une bande de chameaux domestiques qui sortaient d'une vallée. Un d'entr'eux les suivit

et arriva à un endroit où il y avait des habitations, des arbres, des palmiers, de l'eau courante. Les habitans de ce canton se livraient à la culture, et avaient des demeures fixes. Il leur parla et fut frappé d'étonnement. Il retourna vers ses compagnons et les amena chez ce peuple, qui les interrogea, et à qui ils contèrent ce qui leur était arrivé. Ils y restèrent jusqu'à ce que leurs affaires étant rétablies, ils en partirent dans l'intention d'y revenir avec leur famille et leurs troupeaux, pour s'y établir tout-à-fait. Ils se mirent donc en route et marchèrent long-tems, mais sans parvenir à en retrouver le chemin; et ne pouvant y revenir, ils gémirent beaucoup du bonheur qu'ils avaient perdu. D'autres personnes s'étant écartées du chemin dans la partie occidentale de l'Egypte, trouvèrent une ville bien bâtie, très-peuplée, riche en troupeaux, environnée de palmiers et autres plantations. On leur y donna l'hospitalité; ils eurent à manger et à boire; ils passèrent la nuit dans un moulin à eau, s'enivrèrent et s'endormirent, et ne furent réveillés que par la chaleur du soleil; et tout-à-coup, ils se trouvèrent dans une ville abandonnée,

sans un seul habitant. Frappés de terreur ; ils en sortirent et marchèrent un jour entier jusqu'au soir ; alors ils aperçurent une ville plus grande que la première , plus peuplée , plus riche en plantations et en nombreux troupeaux ; ils lièrent conversation avec les habitans , leur racontèrent l'histoire de l'autre ville. Ceux-ci se mirent à rire et à faire semblant d'être très-surpris ; ils les menèrent à un festin chez un des habitans de la ville ; ils mangèrent et burent jusqu'à s'enivrer. Le lendemain , ils se réveillèrent et se trouvèrent dans une grande ville sans habitans. Les fruits des palmiers plantés à l'entour de la ville étaient tombés par terre , et on avait coupé les arbres. Ils sortirent de cette ville ; ils avaient encore l'odeur des sorbets et les suites de l'ivresse. Après avoir marché une journée entière jusqu'au soir , ils rencontrèrent un gardien de moutons à qui ils demandèrent leur chemin ; il le leur indiqua ; ils marchèrent encore une partie du jour suivant , et arrivèrent à la ville d'Ach-mouneïn , dans le Ssaïd. »

Le même auteur qui raconte cette anecdote , ajoute que « ces villes anciennes des Oasis intérieures , habitées par ces peuples ,

sont tombées au pouvoir des génies. Il y en a qui sont devenues invisibles, et que personne ne peut apercevoir.

« Boudssyr, fils de Qefthym, fils de Qobthe, fils de Bussêir, fils de Kham, fils de Noë, fit bâtir dans le désert occidental, pendant son règne, des tours et des lieux de plaisance, où il plaça des personnes de sa famille, qui construisirent des édifices dans ce canton, de manière que tout l'occident fut habité et cultivé. Les choses restèrent ainsi pendant un très-grand nombre d'années, jusqu'à ce que les berbers vinssent se mêler parmi eux, contractèrent des mariages avec leurs filles. Mais ensuite ils se brouillèrent; il y eut des guerres qui causèrent la ruine du pays; tout fut détruit, à l'exception des stations nommées *él-ouâhhât* (*les Oasis*). »

Olympiodore, cité ci-dessus (page 347), assure que l'on ne contracte aucune maladie dans cette Oasis. La bénignité de l'air suffit pour guérir celles qu'on y apporte. On y creuse des puits très-profonds, etc. Les arbres y sont toujours chargés de fruits. On y sème (et récolte) l'orge deux fois par an. On y fabrique des horloges, etc. Le même

auteur pense que l'Oasis était autrefois une île, et cite pour preuve de son opinion, les écailles et autres dépouilles marines qui se voient sur la montagne située entre la Thébaïde et l'Oasis.

Mais c'est trop long-tems nous appesantir sur des fables qui, comme je l'ai déjà observé, semblent simplement nous prouver qu'il fut un tems où les Oasis renfermaient beaucoup plus d'habitans, d'édifices et de terrain cultivé qu'on n'y en trouve maintenant. Quant aux faits plus authentiques que nous avons pu rassembler sur cette Oasis, ils sont peu nombreux.

Nous savons que dans le cours du cinquième siècle, Nestorius, évêque de Constantinople, fut exilé à la grande Oasis, que dans le même tems, une tribu éthiopienne, nommée les *blemyens* ou les *mazices*, mit au pillage, et dont elle détruisit les habitans. Palladius et l'auteur des *Vitæ Patrum*, nous apprennent que les *mazices* étaient voisins de l'Oasis, et qu'ils y faisaient de fréquentes incursions (1). Elle fut aussi le

---

(1) L'une de leurs plus fameuses incursions eut lieu sous le règne de Dioclétien. Les *blemyens* et les *noba-*

siège d'un évêque ; mais le seul dont le laborieux père Lequien ait pu découvrir le nom , est un certain Patricius , primat à Arras en Lycie (1).

Dans une de leurs invasions, les mazices dont nous venons de parler, prirent et chargèrent de chaînes un nommé l'abbé Jean, recteur de l'église de Constantinople, et l'attachèrent avec Eustathe le romain et Théodore de Célicie. Jean pria les barbares de le conduire chez l'évêque, de qui il espérait obtenir de l'argent pour sa rançon et pour celle de ses compagnons d'infortune. On ne trouva chez l'évêque que huit pièces de monnaie. Alors l'abbé Léon, natif de Cappadoce, pria les barbares d'accepter les huit pièces et de le prendre en otage, afin de renvoyer les trois captifs. Son offre fut acceptée, et bientôt après, il eut la tête coupée.

Cette anecdote nous prouve que, dans le cours du 6<sup>e</sup>. siècle, il y avait un évêque et un clergé assez nombreux dans la grande

---

thes adoraient Isis, Osiris et sur-tout Priape. Ils immolaient au soleil des victimes humaines. *Procop. de bello persico*, cap. 19, p. 59, éd. du Louvre.

(1) *Oriens Christian.* t. 2, col. 603 et 604.

Oasis. En effet le culte des idoles y fut détruit par un perse arménien nommé Narsès, vers l'an 530 de l'ère vulgaire (1).

Nous savons aussi que dans le cours du septième siècle, le deuxième régiment de cavalerie arménienne et le premier des quadès étaient cantonné dans la petite Oasis, sous la direction d'un chef considérable; le premier régiment de cavalerie abasgue, dans la grande Oasis, à Ibis, nom qui indique l'identité de cette Oasis avec celle dont parle Pline, et où fut relégué Nestorius (2).

---

(1) Ce Narsès (qu'il faut bien se garder de confondre avec le fameux eunuque Narsès, général des armées de Justinien), détruisit les temples de l'île de Philæ, en envoya les statues à Constantinople, après avoir fait emprisonner les prêtres. Voyez *Procopius, de bello Persico*, cap. 19, pag. 59 et 60 de l'édition du Louvre.

Ces circonstances, le témoignage des écrivains arabes et les relations de deux voyageurs qui ont dernièrement parcouru les Oasis, MM. Browne et Hornemann prouvent combien Savary se trompait; quand il se flattait de retrouver l'ancienne religion des égyptiens dans l'Oasis, où l'on a perdu jusqu'aux traces de la langue qobthe.

(2) Comme lui-même nous l'apprend dans deux de ses lettres conservées par Evagrius, lib. 1, *Histor.*

Il est assez étrange que le nom de cette ancienne capitale des Oasis ait échappé à M. Rennell, qui n'en fait nulle mention dans son chapitre des Oasis.

Voici deux autres faits positifs que nous avons pu recueillir dans les auteurs arabes, relativement à l'histoire de la grande et de la petite Oasis, depuis l'établissement de l'islamisme.

« Le souverain des Oasis en ce moment, c'est-à-dire, en 332 de l'hégire (943-4 de l'ère vulgaire), dit âl-Maç'ouÿdy, cité par

---

*Eccl.* p. 112 et 113 *ex edit. Valesii.* M. Michaëlis, *Not. ad Abulfed. Descrip. Ægypt.*, pense, avec raison, que cet endroit est le même que l'*Hibe* de la *Notitia imperii romani*. Mais ce savant ne paraît pas s'être aperçu que le même endroit a été mentionné par Pline, l. 5, c. 4, sous le nom d'*Ibi civitas Oeensis*, suivant certains manuscrits, et d'*Ibis civitas Ooassensis* ou *Ocensis*, suivant d'autres; ce qui signifie visiblement Ibis, ville de l'Oasis. Et il ne fallait pas moins que l'imagination romanesque du savant père Hardouin, pour retrouver dans les mots *Oeensis*, *Ooassensis* et *Ocensis*, celui de la colonie antonine Oea, l'une des trois anciennes villes qui composaient la Tripoli de Barbarie. Dalecamp a été plus heureux que le père Hardouin; il a très-bien senti qu'il fallait lire *Oasensis* (de l'Oasis). Voyez *Plinii, Hist. Natur.*, l. 5, c. 4.

âl-Maqryzy ( 1 ), est A'bdoûlmelik Ben Mérouân, de la famille des Léouâtah ( 2 ); mais il suit la secte de Mérouân. Quand il

---

t. 3, p. 286, *ex edit. Franzii*. Le déclamateur Apion, ennemi des juifs et de l'historien Joseph, était né dans la grande Oasis. *Vid. Joseph cont. Apion. p. 470, ex edit. Havercampi*. — Suivant Calasiris (*apud Heliodori æthiopica*, lib. 3, p. 148 et 149, *ex edit. Bourdelotii*) et suivant Olympiodore (*Photii Biblioth. colum. 191*), Homère était originaire de la partie de la Théhaïde voisine de l'Oasis, et instruit de la doctrine sacrée et mystérieuse des égyptiens. On sait que ce poète fut accusé d'avoir publié sous son nom les poèmes d'une nommée *Phantasia*, déposés dans la bibliothèque de Memphis. Voyez mes *Notes et Eclaircissemens sur le Voyage de Norden*, t. 3, p. 235, édit. in-4°.

( 1 ) *Description topograph. , histor. de l'Égypte*, article des *Oasis extérieures*. — Quoiqu'âl-Maqryzy ait placé ces faits dans le chapitre des Oasis extérieures, une lecture attentive suffit pour se convaincre qu'ils appartiennent aux Oasis intérieures, c'est-à-dire, à la grande et à la petite Oasis.

( 2 ) Les anciens lebetæ. Nous avons eu occasion de voir les léouâtah cités dans l'extrait d'Yâqouty. Cette tribu habite le désert limitrophe de la grande Oasis du côté de l'occident. Il est étonnant que M. Harimann ait avoué qu'il ne la connaissait pas. *Nec quidquam de tribu livata vel luata compertum habeo. Edrisii Africa*, p. 495, not. 1, 2.° édit.

monte à cheval , il est accompagné de plusieurs milliers de cavaliers choisis. Il demeure à près de six journées de l'Abyssinie, et à une égale distance des autres cantons habités dont nous venons de parler. »

Peu de tems après cette époque , « en l'an 339 de l'hégire (950-1 de l'ère vulgaire ) , le roi de Nubie , à la tête d'une grande armée , fondit sur les Oasis , attaqua les habitans , en tua une partie et emmena un grand nombre de captifs. »

Outre cette ville d'Ibis , dont il n'existe plus , je crois , aucun vestige , nous indiquerons encore deux autres endroits , villes ou villages , qui ont été dernièrement visités par M. Browne. L'un est Charjé ou khardjéh , situé à l'extrémité septentrionale de la grande Oasis. C'est , je crois , le même endroit dont parle d'Anville , sous le nom de *Hargué* , suivant la prononciation égyptienne nous représente cette place comme la capitale des Oasis , ou au moins de celle dont il s'agit.

L'autre endroit , situé encore plus au nord , se nomme Bolâq ou Bulak ( prononcez Boulâq ) , suivant l'orthographe de M. Browne , qui a également visité cet endroit , fort peu considérable , comme on

peut en juger par le laconisme même du voyageur. (1) C'est pour suppléer, en quelque sorte, à ce laconisme, que nous allons traduire la notice qui se trouve dans l'ouvrage d'Al-Maqryzy (2).

« Bolâq, dit-il, est la dernière place forte appartenante aux musulmans, et une île voisine des cataractes. Cette île est environnée par le Nil; elle renferme une grande ville bien peuplée, avec des plantations de très-grands palmiers. La principale mosquée renferme une chaire (pour l'îmâm). C'est là que s'arrêtent les vaisseaux de la Nubie, et les vaisseaux des musulmans venant d'Eçoùân. Entre cet endroit et le canton nommé *Qosséir*, le premier canton de la Nubie, on compte un mille, et quatre milles entre Bolâq et Eçoùân; et d'Eçoùân jusqu'à cet endroit, les cataractes occupent le lit du fleuve, de manière que les vaisseaux ne naviguent qu'à force d'adresse et sous la con-

---

(1) Nouveau Voyage, etc., t. I, p. 277.

(2) *Descrip. topograph., histor. de l'Égypte*, article *Bolâq*. Ce mot dérive du qobthe Πιλᾶχ, *cacumen*, ou Πιλᾶῆ, *contentio*, nom qui convient très-bien à une frontière, et d'où paraît être dérivé le nom de l'île de Philæ.

duite des pêcheurs, qui prennent là du poisson et connaissent cette partie du fleuve. Qosséir renferme une forteresse de dernière ligne; et il y a une porte qui conduit en Nubie. »

§. II. *De la petite Oasis.*

La petite Oasis, que les arabes nomment tantôt l'*Oasis méridionale* (1) et tantôt l'*Oasis occidentale* (2), fait partie de ce qu'ils appellent les *Oasis intérieures*. Elle est bien moins connue que la précédente, parce qu'elle ne se trouve sur la route d'aucune kâravâne.

Ptolémée, le seul parmi les anciens qui indique positivement la situation de cette Oasis, la place vers le 28<sup>e</sup>. deg. 45 min. de latitude, à 75 milles géographiques ouest d'Oxyrynchus, aujourd'hui Behnécê, sur le canal de Joseph. Mais M. Rennell (3) reproche à Ptolémée de s'être trompé sur

---

(1) *El-Ouâhh el-qeblyéh.*

(2) *El-Ouâhh el-gharbyéh.*

(3) *Geographic. System. of Herodotus. Voyez ci-dessus, p. 355.*

la position d'Oxyrynchus , erreur qui ne peut influer sur la position qu'il assigne à l'Oasis en général ; car il est possible que le géographe grec ait eu en vue le chef-lieu de l'Oasis , conjecture qui acquiert une certaine probabilité par le témoignage d'Aboulfédâ (1) , qui cite une ville nommée *Béhnécé* dans le canton d'*él-Oùdhhât*. L'Edrycy (2) place cette même ville sur la route du Caire au Fezzân et à Marok.

Il n'est pas inutile d'observer qu'Aboulfédâ établit une distinction bien prononcée entre la *Béhnécé d'Égypte* , comme il l'appelle , laquelle est située sur le canal de Faïoum , et une autre ville de Béhnécé dans les Oasis , sur la frontière de la Nigritie , à 171 milles ou 9 journées de Santaryah , (la troisième Oasis) à 3 journées du Ssaïd et à 7 du Caire , à 40 milles géographiques de l'extrémité septentrionale de la grande Oasis , suivant M. Browne.

C'est de cette seconde Oasis que Paul Lucas a entendu parler au Caire , comme d'un endroit peu considérable , à quelques

---

(1) *Descript. Ægypti* , p. 3, 8, 14 et 15 , *ex edit. Michaëlis*.

(2) Page 43 de la traduction latine des maronites.

jours de la ville de Faioum. On y trouve beaucoup de palmiers qui produisent les meilleures dattes d'Egypte. Les arabes qui possèdent et cultivent ce canton, tirent leur eau des puits creusés dans le désert avec beaucoup de peine et d'industrie. Ils paient leur tribut au pâchâ du Caire, en dattes (1). C'est, suivant M. Browne, une espèce de chef-lieu d'établissement des arabes maghrebins (ou occidentaux), qui s'étendent jusqu'au Fezzân et même à Tripoli. Ils passent de cette Oasis à l'extrémité occidentale du lac Qern, dont les bords de ce côté leur appartiennent. On y voit des ruines.

---

(1) Lucas, *troisième Voyage*, t. 2, p. 206.

---

---

C H A P I T R E I I I .

D E S O A S I S E X T É R I E U R E S .

§. I. *Leur identité avec l'ancienne Santaryah des arabes (aujourd'hui Syouah), et l'Oasis d'Hammon.*

LES témoignages positifs d'âl-Maqryzy et d'êbn Ayâs , me dispensent d'entrer dans de longues discussions pour établir le fait énoncé dans la première partie du titre de ce paragraphe.

« Les Oasis extérieures , dit êbn Ayâs (1), sont ce que nous connaissons maintenant sous le nom de pays de Santaryah , ainsi que la portion du pays d'Elnedjoûbyn , qui lui est contigue du côté du sud , la plus grande partie du Djofar , du Bahhréïn , en retour vers Santaryah , en côtoyant les habitations de la tribu d'Helâl , et au pied de la mon-

---

(1) Dans sa cosmographie arabe , intitulée *Nechq èl-Azhâr*, etc., article des *Oasis extérieures*. Voyez la Notice de cet ouvrage dans mes *Notes et éclaircissemens sur Norden*, t. 3, p. 355.

tagne connue sous le nom du mont de Goliath le Berber (1). A l'est de cette montagne est l'Egypte. »

Santaryah portait déjà le nom de Syouah du tems d'âl-Maqryzy, c'est-à-dire dans le quinzième siècle de l'ère vulgaire, comme cet historien (2) nous l'apprend lui-même dans sa description topographique de l'Egypte, chapitre intitulé : *Description de Santaryah*.

« Santaryah est aujourd'hui un très-petit canton, dit-il ; il ne contient qu'environ six cents berbers : ce canton se nomme *Syouah* (3), et leur langue *souyèh* ; elle approche beaucoup de la langue zyâlah, ou

---

(1) Le nom de *Djalouth* ou *Goliath* est très-célèbre parmi les berbers, qui se croient issus des philistins dont ce géant était chef, et qui se réfugièrent dans le mont Atlas, après sa défaite et sa mort.

(2) Al-Maqryzy est mort en l'an 845 de l'hégire (1441 de l'ère vulgaire). Voyez la notice que j'ai donnée de cet auteur et de sa *Description de l'Egypte*, dans le tome VI des *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, p. 320-386.

(3) Il ne faut pas confondre cet endroit avec le pays indiqué par Ludolfe sous le nom de Soua, Shewa, vel Shawa Habessynis. Ce savant ignorait la situation de ce royaume que Bruce a fixée. Voyez *Ludolfi Commentar. ad Hist. æthiopicam*, p. 87. *Bruce's Travels*, t. 3, p. 255.

zenâtah (1), » suivant quelques manuscrits. Nous donnerons de plus amples renseignements sur cette langue, dans la section qui lui est particulièrement consacrée.

Le même auteur ajoute que les habitans sont cruellement tourmentés par la fièvre; assertion confirmée par le témoignage de M. Browne, qui dit que les étrangers sont attaqués à Syouah de fièvres ordinaires et de fièvres malignes (2).

Quant à l'identité de Santaryah (ou Syouah) avec l'Oasis d'Hammon, il serait difficile de rien ajouter aux preuves si bien développées par M. le major Rennell (3) et par M. Young. (4)

#### §. II. *Position et description de Santaryah.*

L'Edrycy (5) place Santaryah, qu'il écrit Sant-ryah, à dix journées ouest d'Audjelah,

---

(1) Voyez ci-après l'article de la langue de Syouah.

(2) *Agues and malignant fevers*, p. 24 de l'édition anglaise, t. 1, p. 35 de la traduction française.

(3) Voyez le *Geographic System of Herodotus*, p. 576-607.

(4) Voyez la Dissertation de ce savant, immédiatement avant ce Mémoire.

(5) *Edrisii Africa edid. Hartmann*, p. 302, 303.

à quatre stations de Bahhréin, à neuf stations nord de la mer Méditerranée, et à quatre journées du mont Qalméry (1). De Santaryah on peut pénétrer dans le pays de Kavâr et autres cantons du Souûdân (la Nigritie).

Ebn Ayâs s'accorde (2) parfaitement avec l'Edrycy sur la distance du mont Qalméry, et ajoute que Santaryah est à 4 journées de la Nubie dans le désert.

Aboulfédâ place la description de Santaryah dans sa table du Maghreb (ou Afrique occidentale) : «..... Positivement sous le même parallèle, latitude, dit-il (c'est-à-dire le 27<sup>e</sup>. deg. 52 minutes), et vers le 48<sup>e</sup>. deg. 50 minutes de longitude, gît la ville de Santaryah. De la mer à Santaryah, auprès d'une petite colline, on compte huit stations; à l'est et au sud de cette même ville, sont situées les Oasis septentrionales.»

---

(1) Cette même montagne dont il a été déjà fait mention ci-après, p. 392, et qui renferme des mines de fer.

(2) Dans sa Cosmographie, intitulée *Nechq el-Azhâr*, article de Santaryah.

Suivant *âl-Maqryzy* (1), « on compte onze journées de Santaryah à Alexandrie, et quatorze jusqu'à Djzah. »

Les habitans de Syouah, que le citoyen Ripault (2) vit à Alexandrie, et qui lui four-

---

(1) Description Topographiq., Histor. de l'Égypte, article de Santaryah.

(2) Le citoyen Ripault, membre et bibliothécaire de l'Institut d'Égypte, maintenant bibliothécaire du premier consul, « était à Alexandrie auprès du général Kléber, que sa blessure y retenait, lorsqu'on amena en sa présence trois arabes que l'on croyait être des bédouïns. A peine furent-ils entrés, que plusieurs musulmans et le citoyen Arnaud, français établi depuis long-tems en Égypte, les reconnurent pour être des habitans de Syouah, et assurèrent qu'ils ne pouvaient avoir des intentions fâcheuses. Leurs manières simples et aisées, leur regard assuré et doux en même tems, ce en quoi il diffère des arabes voleurs, leur démarche pleine de franchise et de noblesse, leur extérieur enfin accrurent les bonnes dispositions que le rapport des musulmans avaient déjà fait naître en leur faveur dans l'esprit du général Kléber. Il s'informa du motif de leur arrestation. Arrivés à Alexandrie depuis quelques jours, ils avaient visité le camp, s'étaient introduits sous les tentes, avaient porté la main aux faisceaux d'armes et regardé dans les bouches des canons avec une curio-

nirent les matériaux d'une notice extrêmement curieuse, dont il a bien voulu me donner communication, et qui formera le sujet du paragraphe quatrième, lui dirent que l'on comptait quatorze journées d'Alexandrie à Syouah. Pendant les dix premières, on rencontre de la verdure et des puits assez abondans, pour satisfaire aux besoins des kâravânes. L'onzième jour, on arrive à un désert aride et sans eau, où l'on aperçoit seulement quelques lièvres, des gazelles, des buffles et des autruches. Le sol de ce désert est pierreux, et parsemé à de

---

sité naïve et sur le motif de laquelle on s'était mépris.

« On les avait arrêtés comme espions des bédouïns; leur costume, entièrement semblable à celui des arabes, justifiait assez cette erreur. Après des questions auxquelles ils répondirent avec autant de sens que de simplicité, ils durent se retirer très-satisfaits du général français. Témoin de cette scène, le citoyen Ripault y avait pris tout l'intérêt qu'elle devait inspirer. Le général Kléber l'avait chargé de recueillir les rapports de quelques habitans d'Alexandrie qui avaient fait le voyage de Syouah. C'est d'après leur récit et plusieurs détails communiqués par le citoyen Arnaud dont on vient de parler, qu'a été tracée l'esquisse dont je donne ici une faible portion, et dont le reste forme le quatrième paragraphe de ce chapitre. Voyez ci-après, p. 398 et suiv.

certaines distances de monceaux de cailloux, pour indiquer la route qu'il faut suivre. Le voyageur se fait un devoir religieux d'y déposer une pierre. Le quatorzième jour, on se repose des fatigues d'une route aussi pénible, en arrivant au milieu d'un canton fertile et arrosé d'un grand nombre de canaux.

« Tout le pays des Oasis, dit Ebn Ayâs, est un désert inhabité. On y rencontre peu d'hommes, quoique l'eau y soit commune, (on y compte, suivant âl-Maqryzy, vingt fontaines qui fournissent une eau douce et agréable, et il y a beaucoup de citernes), et quoiqu'il y ait beaucoup de palmiers, d'arbres et de fruits. Il nourrissait autrefois des vaches et des moutons; mais ces animaux n'existent plus, et c'est un désert.

« C'est dans le pays des Oasis (extérieures) qu'est située la montagne de Ghaçân, touchant laquelle on raconte tant de merveilles. Elle renferme des mines d'émeraudes, que l'on exploitait pour les transporter en Egypte. Au pied de cette même montagne, se trouve une vallée habitée par d'immenses serpens, aussi grands que des palmiers. Ils avalent les moutons, les veaux et les hom-

mes. Il y a aussi dans cette Oasis d'autres serpens, dont la morsure est mortelle pour les chameaux. On y trouve un petit âne sauvage, rayé de noir et de blanc, d'une structure singulière; il ne peut souffrir d'être monté, et il ne vit que peu de tems quand on le conduit hors de son pays natal.

« Les habitans de ce canton fabriquent des tapis de cuir, qu'on nomme *él-ouâhhyéh* (tapis de l'Oasis), et qui sont d'une grande beauté.

« Ils font aussi un grand commerce de dattes, de raisins secs, de figues et de jujubes; car ces fruits sont très-abondans dans leur pays. » — Les orangers n'y réussissent pas moins, si l'on en croit un fait raconté et attesté par *âl-Maqryzy* lui-même, dans sa description de l'Egypte, à l'article des Oasis extérieures.

« Le lieutenant d'Abou cheykh *él-mo'éz hhâmm éd-dyn A'mrou èbu Mohhammed èbn Zenguy èl-cheherzoury*, m'a raconté avoir entendu dire dans le pays des Oasis, qu'il s'y trouve un oranger, sur lequel on cueille chaque année quatorze mille oranges mûres, sans compter celles qui tombent et celles qui ne parviennent pas à leur matu-

rité. Je ne voulais pas croire ce qu'il me disait, jusqu'à ce que j'eusse vu par moi-même l'arbre dont il s'agit. Il est aussi grand que nos plus grands sycomores (1) d'Egypte. J'interrogeai le préposé à la tenue des livres ; il me montra un registre, sur lequel on inscrivait la quantité d'oranges récoltées. J'y lus ces mots : « Cette année, on a cueilli  
« sur tel oranger quatorze mille oranges  
« mûres, sans compter celles qu'on a laissées,  
« sées, parce qu'elles étaient encore vertes,  
« et celles qui sont tombées. »

En décrivant les productions végétales de cette Oasis, nous ne devons pas oublier ces grenades dont parle Aboulfédâ (2). « Elles sont d'abord amères, deviennent ensuite très-douces et parfumées ; à mesure qu'elles mûrissent ; mais elles donnent la peste aux habitans. »

« On tire aussi des Oasis de l'alun blanc, qui se trouve dans une vallée située en face

(1) Nommés *djournéiz* en arabe.

(2) Description du Maghreb, page 20 de l'édition arabe de cette portion de sa Géographie, publiée par M. Eichhorn, sous le titre d'*Abulfedæ Africa. Göttingæ. 1791.*

de la ville d'Edfoû. Du tems d'El-Melik êl-Kâmel Mohhammed Ben êl a'âdel âboû bekr, et de son fils êl-Ssâlehh nedjem êd-dyn Ayyoûb A'ly (1), les habitans des Oasis rendaient jusqu'à mille qanthârs d'alun blanc chaque année au Caire, et recevaient en échange de l'orge qu'ils portaient aux Oasis; mais ce commerce fut bientôt négligé et abandonné.

Ebrn êl-Ouârdy (2) et Ebn Ayâs (3) confirment une grande partie de tous les détails que nous venons de raconter. Le premier ajoute que l'on trouve à Santaryah des mines de fer, et le second observe que ces mines de fer se trouvent dans le mont Qalméry, indiqué précédemment par l'Edrycy, lequel est situé à quatre journées de Santaryah.

(1) C'est-à-dire de l'an 1174 jusqu'en 1249, de l'ère vulgaire. Le premier des deux princes dont il s'agit fut déposé par le célèbre Sselâhh êd-Dyn, vulgairement nommé *Saladin*, et était comme lui de la dynastie Kourde qui régna sur l'Egypte et la Syrie.

(2) Voyez l'extrait de sa *Cosmographie* dans les notices des manuscrits de la Bibliothèque nationale, t. 2, p. 27 et 28. Il écrit Chantaryaht; mais c'est certainement une faute de copiste.

(3) *Nechq êl-Ashâr*, etc., Description de Santaryah.

Cette montagne est probablement la même qui, selon Abouï-Fédâ, environne Santaryah.

§. III. *Précis historique sur Santaryah.*

Il est sans doute inutile de prévenir le lecteur que ce paragraphe renfermera beaucoup plus de fables que de vérités; mais nous n'ignorons pas aussi qu'un pareil avertissement ne serait point déplacé au commencement de beaucoup d'histoires, dont l'apparente véracité n'est souvent qu'un surcroît d'impostures.

Malgré l'identité bien reconnue des Oasis extérieures et de Santaryah, les principaux écrivains arabes leur ont consacré deux chapitres séparés, dont nous allons donner la traduction.

(1) « Les Oasis extérieures ont été bâties par un des premiers rois Qobthes, nommé êl-Bouðsyr, fils de Qofthym, fils de Mesrâim, fils de Bélysser, fils de Khâm, fils de Noë.

---

(1) Al - Maqryzy, *Descript. topograph., histor. de l'Égypte*, chap. des Oasis extérieures.

« Suivant Ebn Oûessyf Châh , lorsqu'él-Boùdsyr parcourut l'Occident pour voir ce que renfermait cette contrée , il rencontra un vaste canton inondé par les eaux , couvert d'herbes , et d'où sortaient plusieurs sources. Il construisit des tours et des maisons de plaisance , pour y établir quelques-uns des gens de sa maison ; ils cultivèrent donc ce pays , et y bâtirent , de manière que tout ce canton fut bientôt peuplé et fertilisé , ainsi que tout l'Occident. Les choses restèrent dans cet état jusqu'à ce que les Berbers vinsent se mêler avec eux. Bientôt ils s'unirent ensemble par les liens du mariage ; mais ensuite la discorde éclata ; ils se querellèrent ; et par les suites de la guerre , ce pays fut dévasté et abandonné , au point qu'il ne subsista que quelques restes d'habitations , nommées aujourd'hui les *Oasis* » (*él-ouâhh* en arabe ). Cette dernière phrase me semble ajouter un nouveau degré de probabilité à ma conjecture sur l'étymologie du nom des Oasis (1).

« La ville de Santaryah , suivant Ebn Oûessyf Châh , fait partie des Oasis ( exté-

---

(1) Voyez ci-dessus , p. 343.

rieures ); elle a été bâtie par A'dym , fils de Menàqyouès, fondateur de la ville d'Akhmym et l'un des anciens rois qobthes.

« Le même Oùessyf Châh nous apprend que ce prince imita la prudence et la sagesse de son père, ce qui le rendit cher et respectable aux égyptiens. C'est le premier qui construisit des cirques et ordonna à ses compagnons de s'y exercer. On lui doit aussi les premiers hôpitaux pour le soulagement des malades et des vieillards décrépits. Il eut soin de les fournir de remèdes; il y plaça des médecins avec un traitement convenable; il mit des économes à la tête de cet établissement; il établit pour lui-même une fête, où l'on se rassemblait dans son palais; et on la nommait la *fête du roi*. A une certaine époque de l'année, ses sujets buvaient et mangeaient pendant sept jours. Il assistait à ces fêtes dans un appartement élevé sur des colonnes dont le chapiteau était d'or, et qui étaient recouvertes d'étoffes magnifiques tissées aussi en or. Il se tenait sous un dôme revêtu dans l'intérieur de marbre, de verre et d'or.

« Ce fut sous le règne de ce prince que l'on bâtit Santaryah dans le désert de l'Oasis.

On employa pour cette construction des pierres blanches, carrées. Dans chaque muraille était une porte au milieu de laquelle aboutissait une grande rue qui se terminait à la muraille opposée. Dans chaque rue étaient des portes à droite et à gauche, lesquelles conduisaient dans l'intérieur de la ville. Au centre de cette ville, se trouvait un théâtre garni, dans tout son contour, de sept degrés, et recouvert d'un dôme de bois parfumé, porté sur de grandes colonnes de marbre. Au milieu du cirque, s'élevait une tour de marbre surmontée d'une statue de granit noir, laquelle tournait avec le soleil. Les autres parties de ce dôme étaient ornées de figures qui sifflaient, chantaient dans des langages différens. Le monarque s'asséyait sur le degré le plus élevé du cirque, ayant autour de lui ses enfans, ses parens et des fils de souverains; sur le second gradin, on voyait les chefs des prêtres et les vézyrs; sur le troisième, les chefs de l'armée; sur le quatrième, les philosophes, les astrologues, les médecins, les professeurs de différentes sciences; sur le cinquième, les architectes; sur le sixième, les gens qui exerçaient les arts; et sur le

septième, le peuple. On disait à chaque rang des spectateurs : « Regardez ceux qui sont au-dessous de vous, et non ceux qui sont au-dessus. » C'était là un avis instructif.

« La femme de A'dym le perça d'un coup de poignard, et il mourut après un règne de soixante ans. »

Voici une anecdote qui a beaucoup de ressemblance avec celle que nous avons rapportée à l'article des Oasis intérieures (p. 368) ; je crois que c'est la même adaptée à Santaryah, chef-lieu des Oasis extérieures. Au reste, celle-ci n'est pas plus vraisemblable que l'autre.

« Lorsque Thâreq Ben Zayâd (1) se rendit en Espagne, il passa auprès de Santaryah

---

(1) « Thâreq Ben Zayâd, al-ssady, conquit l'Espagne en 92 de l'hégire (710 de l'ère vulgaire; quelques-uns ajoutent le 8 de redjeb 92. ) » *Bibliotheca arabico. hispana*, t. 2, p. 321, 322. Ce Thâreq Ben Zayâd, gouverneur d'Espagne pendant un an, était le lieutenant de Mouça, fils de Nosséir, gouverneur d'Afrique. Ce fut lui qui donna son nom au rocher appelé maintenant *Gibraltar*, corruption de *Djebel Thâreq* (montagne de Thâreq). Il donna aussi à ce même rocher le nom de *Djebel al-Fatahh* (Montagne de la Victoire), qu'il n'a point conservé.

et il aperçut une ville immense au milieu du désert des arabes. Les portes étaient de fer et obstruées en grande partie par les sables. Quelqu'effort que l'on fît pour les ouvrir, on ne put y réussir. Plusieurs personnes se déterminèrent donc à escalader les murailles. Tous ceux qui montèrent, se précipitèrent dans l'intérieur de la ville, sans que l'on en sût le motif. Thâreq perdit ainsi un grand nombre de ses compagnons, ce qui le chagrina beaucoup. Il abandonna son entreprise et passa outre. »

Il paraît que dès l'an 1150 de l'ère vulgaire (1), la religion musulmane était déjà bien établie à Santaryah et avait entièrement supplanté le christianisme, puisque l'Edrycy nous apprend que de son tems, il y avait une *chaire* (2) à Santaryah, « c'est-

---

(1) L'Edrycy termina sa *Cosmographie* en 548 de l'hégire (1253 de l'ère vulgaire), environ 173 ans avant Aboùlfédà. *Edrisii Africa*, edidit Hartmann, p. 67 de la 2<sup>e</sup>. édit. Cette note peut servir de supplément à celle que j'ai déjà insérée ci-dessus, p. 229.

(2) *Member* : c'est la chaire qui se trouve dans les mosquées paroissiales et dans laquelle monte l'imâm, pour faire le *khothbéh*, ou prône, dans lequel il prie pour le souverain régnant, etc.

à-dire, que cette ville était le siège d'un imâm, ou prélat musulman. « Les habitans étaient alors un mélange de berbers et d'arabes citadins qui buvaient de l'eau de citerne, car les fontaines sont rares. Il y croît beaucoup de palmiers. »

§. IV. *Etat actuel de Syouah.*

Mon intention n'est pas de répéter ici les détails consignés dans les relations de MM. Browne et Hornemann ; mais je crois que ceux qu'on va lire y formeront un supplément intéressant : ils font partie de la note qui m'a été communiquée par le cit. Ripault (1).

« La population, divisée en deux tribus, fortes ensemble d'environ deux mille ames, habite, réunie comme une seule et même famille, dans une vaste maison qui, par sa disposition, paraît ressembler à ces *khâns* (2), si communs dans une grande partie de l'Asie. Une muraille fort élevée

(1) Voyez ci-dessus, p. 386.

(2) Ou kâravânsérây.

lui sert de rempart contre les incursions et les coups de main des arabes.

« Le gouvernement de cette peuplade est confié à douze cheykh pris parmi les anciens des deux tribus. Chaque jour ils se réunissent, fixent le prix des comestibles et rendent publiquement la justice. Lorsque, dans une affaire les avis sont partagés, la décision est remise au plus âgé des cheykh. Quoiqu'il se rencontre rarement des coupables à punir, la peine du talion, à laquelle se borne leur code criminel, est dans l'occasion appliquée sévèrement et avec impartialité. Les fautes contre la police sont punies par des amendes au profit des pauvres.

« Si l'égalité chimérique des biens n'existe pas chez ce peuple, la simplicité de ses mœurs patriarcales y supplée. Le pauvre entre dans le champ du riche, se rassasie de fruits et se retire sans rien emporter.

« Par leur position au milieu des déserts, les habitans de Syoùah pourraient se croire à l'abri de toute entreprise militaire; cependant ils sont si jaloux de leur liberté, qu'ils ne négligent rien pour prévenir une invasion. Un syoùahyen aurait été puni de mort,

si, recevant une lettre d'un souverain, d'un páchâ, d'un bey, ou même d'un simple particulier, il ne l'avait déposée sur-le-champ entre les mains des anciens. Les kâravânes du Fezzân qui, après trente jours de marche, traversent Syoùah, en conduisant au Caire des esclaves des deux sexes, celles qui s'y rendent d'Alexandrie et de la côte de A'qabéh, sont, à leur arrivée, visitées par un cheykh chargé, sous le nom de *cheykh des nouvelles*, de reconnaître s'il ne s'y trouverait pas quelque étranger suspect.

« Les syoùahyens vivent avec les différentes tribus d'arabes, dans un accord fondé sur les besoins de ces derniers, qui viennent acheter chez eux les dattes que leur pays produit en abondance.

« Pacifiques par caractère, ils sont belliqueux quand la nécessité les y contraint. Ils connaissent l'usage des armes et s'en servent avec adresse et courage, lorsqu'il s'agit de faire respecter leur nation.

« S'il est arrivé quelquefois à l'un d'eux de recevoir une insulte dans ses voyages, les représailles exercées par ses concitoyens sur toutes les tribus d'arabes indistinctement, ont dégoûté ceux-ci pour long-tems

de réitérer leurs hostilités. Aussi le syoùahyen traverse-t-il avec sécurité et confiance les déserts de l'Afrique, sûr de trouver pour se nourrir et se reposer, les fruits secs et la tente hospitalière de l'arabe.

« La ville est, dans une étendue de six à huit lieues, entourée de dattiers. Le terroir y produit tous les fruits de l'Europe : la pomme, la poire, la pêche, la prune, le raisin s'y cueillent en abondance. Le bled qu'on y sème en petite quantité, y réussit assez bien. Les légumes y sont inconnus : peut-être a-t-on négligé d'en introduire la culture. Les syoùahyens savent extraire de leurs olives, remarquables par leur grosseur, une huile excellente.

« Une fontaine jaillissante suffit à leurs besoins et fournit à l'arrosement des plantations. Cet arrosement est réglé ; et chaque jour il se fait une distribution nouvelle des eaux, sous les yeux et par les ordres des cheykhs. Quelques sources d'eaux chaudes leur offrent des bains auxquels ils paraissent attacher des propriétés médicinales.

« Tous ces avantages que les syoùahyens doivent à leur gouvernement, à la nature et à leurs mœurs, ne sont pourtant pas

sans mélange. Chaque année, depuis le commencement de l'été jusqu'à celui de l'automne, c'est-à-dire, dans la saison des fruits, des fièvres d'une nature très-maligne<sup>(1)</sup>, et particulièrement mortelles pour les étrangers, enlèvent une portion des naturels du pays. »

§. V. *De la langue que l'on parle à Syoïah.*

C'est le savant et estimable M. Marsden<sup>(2)</sup> qui va nous fournir la première partie de ce paragraphe. J'y ajouterai quelques observations tirées du précieux travail de mon

---

(1) Voyez ci-dessus, p. 385.

(2) M. Marsden a débuté dans la carrière des lettres, par un ouvrage de la plus haute importance et d'une exactitude rare. C'est l'Histoire de Sumatra, dont nous avons une bonne traduction française par le cit. Parraud, en 2 vol. in-8°. Depuis son retour en Angleterre, il paraît s'être spécialement occupé de l'étude des langues, comme le prouve sa belle Pantographie, imprimée par Figgins, et son Catalogue de Grammaires et de Dictionnaires, ouvrage le plus complet dans son genre que je connaisse et auquel on ne peut reprocher que son extrême rareté. Il n'en a été tiré qu'une soixantaine d'exemplaires.

respectable collègue et ami, feu le citoyen Venture (1).

---

(1) Le citoyen Venture, ancien drogman, secrétaire-interprète du gouvernement pour les langues orientales, professeur de turk à l'école spéciale des langues orientales vivantes, et mort en Syrie pendant le siège de Saint-Jean d'Acre, était un de ces hommes qui, par un heureux assemblage, réunissent les qualités morales les plus rares aux connaissances les plus profondes. Continuellement occupé de l'objet de ses études, il employa les loisirs d'un séjour de près de deux ans dans la ville d'Alger, à étudier la langue berbère. Une grammaire de cette langue et un dictionnaire français-arabe-berber furent le résultat de ses entretiens avec un habitant du mont Atlas, qu'il salariait. Les savans regretteront sans doute qu'un si précieux ouvrage, qui a coûté à son auteur de longues fatigues et une somme d'argent assez considérable, semble condamné à un éternel oubli. Peut-être me saura-t-on gré d'en avoir extrait et traduit (il est principalement écrit en arabe) les fragmens que l'on trouvera à la suite de la *Notice* de M. Marsden. Puis-ent ces fragmens et l'extrait remis par le citoyen Venture au sénateur Volney et déposé par ce dernier aux manuscrits de la Bibliothèque nationale, contribuer à la publication de l'ouvrage entier ! Ce sera le plus bel hommage que j'aurai pu rendre à la mémoire du maître, du collègue, de l'ami le plus fidèle et le plus cher.